

Dublin Street

Hantée par le passé,
délivrée par la passion.



SAMANTHA
YOUNG

Éditions J'ai lu

Extrait de la publication

Dublin Street

SAMANTHA
YOUNG

Dublin Street

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benjamin Kuntzer



Titre original
ON DUBLIN STREET

Éditeur original
New American Library, published by New American
Library, a division of Penguin Group (USA) Inc., New York

© Samantha Young, 2012

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2013

Prologue

Comté de Surry, État de Virginie

Je m'ennuyais.

Kyle Ramsey donnait des coups de pied dans le dossier de ma chaise pour attirer mon attention, mais il avait fait pareil la veille avec celui de ma meilleure amie, Dru Troler, et je ne voulais pas la contrarier. Elle en pinçait vraiment pour Kyle. Je me contentais donc de contempler le million de petits cœurs qu'elle dessinait dans le coin de son cahier, tandis que M. Evans griffonnait une nouvelle équation au tableau. J'aurais mieux fait d'être attentive, tant j'étais nulle en maths. Mes parents n'apprécieraient guère que j'échoue dans une matière dès le premier trimestre de la première année de lycée.

— Monsieur Ramsey, voulez-vous bien venir au tableau pour répondre à la question, ou préférez-vous continuer à mettre des coups de pied dans la chaise de Jocelyn ?

La classe entière se mit à glousser, et Dru me lança un coup d'œil réprobateur. Je répliquai par une grimace et gratifiai M. Evans d'un froncement de sourcils furieux.

— J'aime mieux rester à ma place, si ça ne vous dérange pas, monsieur Evans, rétorqua Kyle en crânant effrontément.

Je roulais les yeux, refusant de me retourner alors même que je sentais la brûlure de son regard sur ma nuque.

— Il s'agissait en réalité d'une question rhétorique, Kyle. Approchez.

Un coup à la porte interrompit le grognement résigné de notre camarade. Dès que Mme Shaw, notre proviseur, apparut, tout le monde se calma. Qu'est-ce qu'elle venait faire ici ? C'était forcément de mauvais augure.

— Waouh, marmonna Dru à voix basse.

Je tournai la tête vers elle, l'interrogeant silencieusement. Elle désigna l'embrasure de la porte d'un geste du menton.

— Des flics.

Surprise, je me retournai et avisai Mme Shaw qui chuchotait à l'oreille de M. Evans. Et effectivement, par la porte entrebâillée, j'entrevis deux officiers, patientant dans le couloir.

— Mademoiselle Butler.

La voix de Mme Shaw attira inévitablement mon attention. Elle fit un pas dans ma direction, et je sentis mon cœur bondir dans ma poitrine.

Ses yeux étaient à la fois méfiants et pleins de compassion, et mon premier réflexe fut de la fuir afin de ne pas entendre ce qu'elle avait à me dire.

— Vous pouvez m'accompagner, s'il vous plaît ? Prenez vos affaires.

Dans ce genre de situation, le reste de la classe se mettait généralement à chuchoter, tentant de jauger l'ampleur des problèmes qui m'attendaient. Toutefois, nous avons tous compris qu'il n'était pas question de quelque bêtise commise. Ils savaient qu'ils ne risquaient

pas de me charrier pour les nouvelles qui allaient me tomber dessus.

— Mademoiselle Butler ?

Je tremblais désormais sous l'effet de l'adrénaline, et le sang qui me battait aux oreilles me rendait quasi sourde à tous les autres sons. Était-il arrivé quelque chose à maman ? À papa ? Ou à Beth, ma petite sœur ? Mes parents avaient pris quelques jours de congé cette semaine pour se détendre un peu après un été de dingues. Ce jour-là, ils étaient censés emmener Beth pique-niquer.

— Joss.

Dru me balança un discret coup de coude, et dès que son bras heurta le mien, je m'éloignai de ma table, faisant grincer horriblement ma chaise sur le parquet. Sans un regard pour personne, je rassemblai en hâte mes effets, fourrant dans mon sac tout ce qui traînait sur mon bureau. Les murmures parcouraient désormais la pièce tel un courant d'air froid s'insinuant par un carreau fêlé. Même si je n'étais pas pressée de découvrir la raison de cette convocation, je ne voulais pas m'attarder dans cette salle une seconde de plus.

D'une démarche mécanique, je suivis le proviseur dans le couloir et entendis la porte de M. Evans se refermer doucement derrière moi. Je ne pipai mot, observant simplement Mme Shaw, puis les deux policiers, qui m'examinèrent d'un air empreint d'une compassion distante. Une femme que je n'avais pas encore remarquée était postée près du mur. Elle arborait une expression solennelle, mais calme.

Mme Shaw me toucha le bras, et je baissai les yeux sur sa main posée sur mon pull. Je ne lui avais encore jamais adressé plus de deux mots d'affilée, et voilà qu'elle me touchait le bras ?

— Jocelyn, voici les shérifs adjoints Wilson et Michaels. Et voici Alicia Nugent, du DSS.

Je la questionnai du regard. Mme Shaw blêmit.

— Le Département des services sociaux.

La peur m'étreignit soudain, et je dus lutter pour retrouver mon souffle.

— Jocelyn, poursuivit le proviseur, je suis sincèrement désolée d'avoir à vous annoncer cela, mais... vos parents et votre sœur, Elizabeth, ont eu un accident de voiture.

J'attendis la suite, étouffant de plus en plus.

— Ils sont morts sur le coup, Jocelyn. Je suis terriblement navrée.

La dame des services sociaux approcha alors et commença à parler. Je la dévisageai, sans rien distinguer d'autre que les couleurs qui la composaient. J'entendais à peine le son étouffé de sa voix, comme si quelqu'un faisait couler de l'eau juste à côté d'elle.

Je suffoquais.

Prise de panique, je tentai de trouver quelque chose auquel me raccrocher. Je sentis des mains sur moi. Perçus des mots calmes et rassurants. Des larmes sur mes joues. Un goût de sel sur la langue. Et mon cœur... il battait si fort qu'il semblait sur le point d'exploser.

J'étais en train de mourir.

— Inspirez, Jocelyn.

Ces paroles furent répétées inlassablement à mon oreille, jusqu'à ce que j'en comprenne le sens. Finalement, mon pouls ralentit légèrement et mes poumons s'ouvrirent. Les taches noires qui obstruaient ma vision commencèrent à se dissiper.

— C'est bien, me murmurait Mme Shaw en faisant décrire à sa main chaude de larges cercles apaisant au milieu de mon dos. C'est bien.

— Il faudrait y aller.

La voix de la dame des services sociaux filtra au travers de ma bulle de coton.

— D'accord. Jocelyn, vous êtes prête ? s'enquit posément Mme Shaw.

— Ils sont morts, répondis-je pour ressentir le sens de ces mots.

Ça n'était pas possible.

— Je suis désolée, ma chérie.

Une sueur froide se mit à perler sur ma peau, sur mes paumes, sous mes bras, dans le creux de ma nuque. Je fus alors parcourue de chair de poule et prise de tremblements. La nausée me fit chavirer vers la gauche et, sans crier gare, je me mis à vomir tripes et boyaux. Pliée en deux, je répandis mon petit déjeuner sur les chaussures de la dame des services sociaux.

— Elle est sous le choc.

L'étais-je vraiment ?

Ou était-ce le mal des transports ?

Une seconde, j'étais assise là-dedans. Là où on se sentait bien au chaud et en sécurité. Et en quelques instants à peine, dans un fracas métallique...

... je me retrouvai à un tout autre endroit.

1

Écosse, huit ans plus tard

C'était une journée idéale pour trouver un nouvel appartement. Et une nouvelle colocataire.

Je quittai la vieille cage d'escalier humide de mon ancien immeuble pour profiter d'une température étonnamment élevée pour Édimbourg. Je jetai un rapide coup d'œil au petit short en jean rayé vert et blanc que j'avais acheté quelques semaines plus tôt chez Topshop. Depuis, il avait plu tous les jours, et je commençais à désespérer de jamais pouvoir les mettre. Aujourd'hui cependant, le soleil était pour une fois de la partie, émergeant au-dessus du clocher de l'église évangélique de Bruntsfield, dissipant ma mélancolie tout en me procurant un peu d'espoir. Même si j'avais laissé tomber ma vie entière en quittant les États-Unis pour rejoindre ma terre d'origine à seulement dix-huit ans, je n'étais guère adepte du changement. Plus maintenant, en tout cas. J'avais fini par m'habituer à mon immense appartement et à ses incessants problèmes de souris. Rhian, ma meilleure amie, avec qui j'avais vécu depuis ma première année à la fac d'Édimbourg, me manquait. Nous nous étions rencontrées au dortoir et avions tout de

suite accroché. Toutes deux du genre plutôt secrètes, si nous étions si à l'aise l'une avec l'autre c'était parce que nous n'essayions jamais de forcer l'autre à évoquer le passé. Dès la deuxième année, nous avons décidé de quitter la résidence universitaire pour prendre un appartement. À présent que nous étions diplômées, Rhian avait rallié Londres pour y préparer son doctorat, me laissant orpheline de colocataire. Comme si cela ne suffisait pas, j'avais également eu à subir le départ de mon deuxième ami le plus proche, James, le petit ami de Rhian. Il l'avait suivie à Londres – une ville qu'il déteste, soit dit en passant – pour rester avec elle. La cerise sur le gâteau ? Mon propriétaire était en plein divorce et avait besoin de récupérer l'appartement.

J'avais donc consacré les deux dernières semaines à répondre aux annonces de jeunes femmes recherchant une colocataire. Un fiasco total. Personne ne voulait partager un appart avec une Américaine. C'est quoi ce bordel ? Trois de ces logements étaient juste... horribles. Je suis à peu près certaine qu'une des filles dealait du crack ; quant à la dernière, elle semblait recevoir plus de visites que dans une maison de passe. J'espérais sincèrement que mon rendez-vous du jour avec une certaine Ellie Carmichael serait plus concluant. C'était l'appartement le plus cher que j'avais prévu de visiter, et il était situé de l'autre côté du centre-ville.

Je faisais très attention à mon héritage, comme si en dépenser aussi peu que possible pouvait adoucir l'amertume de ma « bonne » fortune. Néanmoins, je n'avais plus trop le choix.

Si je voulais devenir écrivain, il me faudrait le bon logement avec la bonne colocataire.

Vivre seule était évidemment une possibilité. Je pouvais me le permettre. Toutefois, pour être parfaitement honnête, je redoutais la solitude. Malgré ma pension

à tenir secrets quatre-vingts pour cent de ma vie, j'aimais bien être entourée d'êtres humains. Quand ils me parlaient de choses que je ne connaissais pas directement, cela me permettait d'appréhender le monde selon leur point de vue, et j'étais convaincue qu'un auteur digne de ce nom se devait d'avoir une perspective la plus large possible. Bien que je n'en eusse pas besoin pour survivre, je travaillais dans un bar sur George Street tous les jeudis et vendredis soir. Les vieux clichés ont la vie dure : les barmaids surprennent effectivement les meilleures conversations.

Deux de mes collègues, Jo et Craig, étaient devenus des amis, mais nous ne traînions ensemble que les jours de boulot. Si je voulais un peu d'animation autour de moi, je devais donc me dégoter une colocataire. Point positif : cet appartement était à quelques rues seulement de mon travail.

Tout en m'efforçant de réprimer l'angoisse de ne jamais trouver d'habitation adéquate, je scrutai la rue à la recherche d'un taxi libre. J'avisai alors le glacier, regrettant de ne pas avoir le temps d'aller satisfaire ma gourmandise, et faillis laisser passer le taxi qui arrivait du côté opposé de l'avenue. Je le hélai d'un geste brusque de la main et m'assurai que la voie était libre. Je fus soulagée de constater qu'il m'avait aperçue et s'était rangé dans un virage. Je traversai la large route, parvenant à rejoindre l'autre trottoir sans finir écrasée tel un insecte vert et blanc sur un malheureux pare-brise, et courus jusqu'au véhicule qui m'attendait. Je m'apprêtais à en saisir la poignée...

... Au lieu de quoi, je refermai les doigts sur une main.

Perplexe, j'examinai la peau hâlée et remontai le long du bras jusqu'à découvrir de larges épaules et un visage obscurci par le soleil à contre-jour. Grand, plus d'un mètre quatre-vingts, l'homme me dominait de toute sa

hauteur. Je ne mesurais qu'un petit mètre soixante-cinq.

Je remarquai son costume hors de prix et me demandai ce qui avait bien pu le pousser à poser sa main sur mon taxi.

Un soupir émergea de sa figure enténébrée.

— Vous allez dans quelle direction ? s'enquit-il de sa voix puissante et rauque.

Je vivais ici depuis quatre ans, et pourtant le moindre début d'accent écossais produisait encore sur moi son petit effet. Et le sien me faisait clairement frissonner, en dépit du caractère brusque de sa question.

— Dublin Street, répondis-je sans réfléchir, espérant avoir un trajet plus long que le sien afin qu'il m'accorde la priorité du véhicule.

— Parfait. (Il ouvrit la portière.) Je vais par là moi aussi, et comme j'ai déjà dix minutes de retard, je propose que nous partagions la course plutôt que de perdre dix minutes à décider qui en a le plus besoin.

Une paume chaude se posa sur le bas de mon dos et m'encouragea délicatement à monter. Stupéfaite, je me laissai malgré tout convaincre et me glissai à l'autre bout de la banquette. Je bouclai ma ceinture de sécurité tout en me demandant si j'avais réellement donné mon assentiment. Il me semblait que non.

En entendant M. Costard indiquer Dublin Street comme destination, je fronçai les sourcils et murmurai :

— Merci. Je crois.

— Vous êtes américaine ?

La question ayant été posée gentiment, je finis par tourner la tête vers l'autre passager. *Oh, je vois.*

Waouh.

M. Costard, plus ou moins trente ans, n'était pas typiquement beau, mais ses yeux pétillants, la légère moue qui ourlait sa bouche sensuelle, ainsi que tout

le reste de sa personne lui conféraient un certain sex-appeal. Je devinai, selon les courbes de son costume argenté parfaitement taillé, qu'il s'entretenait physiquement. Il était assis avec la classe des gens bien foutus, ses abdos d'acier ne tolérant pas le moindre bourrelet sous sa chemise blanche et son gilet. Ses iris bleu pâle semblaient étonnés derrière leurs longs cils, et j'étais parfaitement incapable d'admettre le fait qu'il était brun.

J'avais un faible pour les blonds. Depuis toujours.

Pourtant, aucun d'eux n'avait jamais contraint mon ventre à se tordre de désir au premier coup d'œil. Un visage fort et viril était tourné vers le mien – une mâchoire bien affirmée, un menton creusé d'un sillon vertical, des pommettes rebondies, un nez aquilin. Une barbe de trois jours assombrissait ses joues, et ses cheveux étaient quelque peu désordonnés. Dans l'ensemble, cette apparente négligence contrastait étrangement avec son costume haute couture.

M. Costard haussa un sourcil interrogateur devant mon examen éhonté, et le désir que je ressentais s'en trouva quadruplé, ce qui me prit totalement au dépourvu. Je n'avais jamais été attirée par un homme au premier regard. Et depuis mes plus folles années adolescentes, je n'avais jamais plus envisagé de proposer un plan cul à quelque garçon que ce soit.

Hum, cela dit, je ne suis pas certaine d'être capable de refuser une offre de sa part.

Dès que cette pensée me traversa l'esprit, je me raidis, aussi surprise que troublée. Je me tins aussitôt sur la défensive et m'efforçai d'arborer l'expression de politesse la plus neutre qui soit.

— Ouais, je suis américaine, répondis-je en me souvenant brusquement que mon compagnon de route m'avait posé une question.

Je détournai les yeux de son sourire lourd de sous-entendus, feignant l'ennui et remerciant Dieu que ma peau mate me préserve de rougissements intempestifs.

— Vous êtes ici en touriste ? murmura-t-il.

Bien qu'irritée par ma propre réaction, je me résolus à demeurer aussi évasive que possible. Vu les circonstances, qui sait quelle idiotie j'aurais pu faire ou dire ?

— Nan.

— Alors vous êtes étudiante ?

Je me formalisai de son ton. Son « Alors vous êtes étudiante » avait été prononcé avec un roulement d'yeux significatif. Comme si les étudiants étaient la lie de la société et n'avaient aucun but dans la vie. Je tournai brusquement la tête pour le remettre à sa place d'un regard noir et le surpris à reluquer mes jambes avec intérêt. À mon tour, je haussai les sourcils en attendant qu'il décolle ses prunelles magnifiques de ma peau nue. Sentant le poids de ma fureur, il releva le menton et remarqua mon air mauvais. Je m'attendais à ce qu'il fasse comme si de rien n'était ou à ce qu'il s'intéresse soudainement à autre chose, un truc dans le genre. En tout cas, je ne m'attendais sûrement pas à le voir hausser simplement les épaules avant de me gratifier du plus lent, du plus pernicieux et du plus sexy des sourires qui m'ait jamais été adressé.

Je levai les yeux au ciel, maudissant la subite bouffée de chaleur qui naquit entre mes cuisses.

— J'étais étudiante, rétorquai-je avec une pointe de bouderie. J'habite ici. J'ai la double nationalité.

Pourquoi me justifiais-je ?

— Vous êtes en partie écossaise ?

J'opinai à peine, me délectant silencieusement de sa façon d'insister sur les *t*.

— Et qu'est-ce que vous faites, maintenant que vous êtes diplômée ?

En quoi cela l'intéressait-il ? Je l'observai discrètement. Le prix de son costume aurait pu nous payer toute une scolarité de plats étudiants infâmes à Rhian et à moi.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites ? Enfin, à part forcer des femmes à monter dans des taxis.

Son petit sourire satisfait fut sa seule réaction.

— À votre avis ?

— Je dirais que vous êtes avocat. Votre manière de répondre à des questions par des questions, de manipuler les gens, de sourire en coin...

Il partit d'un rire tonitruant qui me résonna dans la poitrine.

— Je ne suis pas avocat. Mais vous pourriez l'être. Je crois me souvenir d'une question en réponse à une question. Et si ça... (alors qu'il désignait ma bouche, ses yeux s'assombrirent légèrement en caressant visuellement la courbure de mes lèvres)... ce n'est pas un sourire en coin...

Sa voix était plus rauque, désormais.

Mon pouls s'accéléra quand nos regards se croisèrent, se soutenant mutuellement bien plus longtemps que ne l'autorise la décence entre deux inconnus, si polis soient-ils. Mes joues me brûlaient... ainsi que d'autres parties de mon anatomie. Lui et la conversation muette qu'entretenaient nos deux corps m'excitaient de plus en plus. Lorsque mes mamelons durcirent sous mon soutien-gorge invisible, j'en fus suffisamment surprise pour replonger brusquement dans la réalité. Arrachant mes yeux aux siens, je contemplai la circulation en regrettant que cette course de taxi ne se soit pas achevée la veille.

Alors que nous approchions Princes Street et le projet de tram que la mairie défendait, je commençais à me demander si j'allais réussir à m'échapper du véhicule sans avoir à lui parler de nouveau.

— Vous êtes timide ? m’interrogea M. Costard, réduisant par là même mes espoirs à néant.

Ce fut plus fort que moi. Sa question me força à me tourner vers lui avec un sourire confus.

— Pardon ?

Il inclina la tête, me scrutant à travers ses paupières mi-closes. Il ressemblait à un tigre paresseux, examinant sa proie avec soin afin de déterminer si elle valait la peine de se mettre en chasse. Je frémis quand il se répéta :

— Vous êtes timide ?

L’étais-je ? Non. Pas timide. Simplement indifférente. Ce qui me plaisait assez. C’était plus sûr.

— Qu’est-ce qui vous fait penser ça ?

Je ne transpirais tout de même pas la timidité, si ? Cette simple pensée me fit grimacer.

M. Costard haussa une fois encore les épaules.

— La plupart des femmes profiteraient de me savoir prisonnier dans ce taxi avec elles ; elles me mordilleraient l’oreille, me balanceraient avec audace leur numéro de téléphone... Ça, et d’autres choses.

Ses yeux vagabondèrent jusqu’à ma poitrine avant de revenir se poser sur mon visage. Le sang m’échauffait les joues. Je ne me rappelais pas la dernière fois qu’on était parvenu à m’embarrasser. Peu habituée à me sentir intimidée, je tentais de repousser cette sensation.

Désarçonnée par son incroyable ego, je lui adressai un large sourire et fus surprise d’être aussi satisfaite de voir ses yeux se plisser devant mes dents dévoilées.

— Waouh, vous avez vraiment une haute opinion de vous-même.

Il me sourit à son tour, exhibant une denture blanche, bien qu’imparfaite ; je sentis une décharge inhabituelle me traverser le corps.

— Je parle d’expérience.

— Eh bien, je ne suis pas de celles qui donnent leur numéro à un garçon qu'elles viennent de rencontrer.

— Ahhh.

Il acquiesça comme s'il venait subitement de comprendre quelque chose à mon sujet. Son sourire s'évanouit, sa figure se crispa avant de se fermer légèrement.

— Vous êtes du genre à ne pas coucher avant le troisième rendez-vous, et à rêver de mariage et de bébés.

Je fis la moue en réaction à ce jugement un peu hâtif.

— Non, non et non.

Me marier et avoir des enfants ? Cette simple évocation me donna le frisson, alors que les craintes qui planaient quotidiennement autour de moi me comprimèrent la poitrine.

M. Costard m'observa de nouveau et dut déceler une expression qui le poussa à se détendre.

— Intéressant, murmura-t-il.

Non. Pas intéressant. Je ne voulais pas que ce type me trouve intéressante.

— Je ne vais pas vous donner mon numéro.

Il sourit derechef.

— Je ne vous l'ai pas demandé. Et même si je le voulais, je ne vous le demanderais pas. J'ai une petite amie.

Je passai outre au pincement de déception qui me noua l'estomac – et oubliai vraisemblablement la barrière mentale séparant mon cerveau de ma bouche.

— Alors arrêtez de me dévisager comme ça.

Il sembla s'en amuser.

— Je suis en couple, mais pas aveugle pour autant. Ce n'est pas parce que je ne peux pas toucher que je ne peux pas regarder.

L'attention que ce mec me portait ne m'excitait pas du tout. *Je suis une femme forte et indépendante.* Je jetai un coup d'œil par la fenêtre et constatai avec soulagement que nous nous trouvions à Queen Street Gardens. Dublin Street était au coin de la rue.

— Laissez-moi ici, c'est parfait, lançai-je au chauffeur.

— Où donc ? répliqua-t-il.

— Juste là, insistai-je un peu plus sèchement que prévu.

Je laissai échapper un soupir de soulagement en entendant le clignotant. La voiture se rangea le long du trottoir. Sans un regard ou un mot pour M. Costard, je réglai ma course et cherchai la poignée de la portière à tâtons.

— Attendez.

Je me figeai et, par-dessus mon épaule, interrogeai mon compagnon de route d'un air prudent.

— Quoi ?

— Vous avez un nom ?

Je souris, enfin soulagée à l'idée de m'éloigner de lui et de cette étrange attraction née entre nous.

— En réalité, j'en ai même deux.

Je bondis à l'extérieur, faisant peu de cas du frisson de plaisir qui me parcourut quand j'entendis son léger gloussement.

Dès que la porte de l'appartement s'ouvrit et que j'aperçus Ellie Carmichael pour la première fois, je compris que j'allais sans doute bien l'aimer. Cette grande blonde portait un ensemble short très mode, un chapeau mou bleu, un monocle et une fausse moustache.

Elle me contempla en clignant à plusieurs reprises ses grands yeux bleu clair.

Surprise, je préférerais demander :

— Est-ce que je tombe mal ?

Elle m'examina un moment de plus, comme médusée par la pertinence de ma question, étant donné son accoutrement. Semblant se rendre soudain compte

qu'elle portait une fausse moustache, elle la montra du doigt.

— Vous êtes en avance. J'étais en train de ranger un peu.

Ranger en chapeau mou, monocle et moustache ? J'observai derrière elle le vestibule vaste et lumineux. Un vélo dépourvu de roue avant reposait contre le mur du fond ; des photos, des cartes postales et diverses coupures de presse étaient épinglées à un tableau disposé contre un meuble en noyer. Deux paires de bottes et une de tennis noires gisaient sous une rangée de patères débordant de vestes et de manteaux. Le plancher était de bois brut.

Très joli. Je me retournai vers Ellie, un large sourire aux lèvres, appréciant chaque détail de la situation.

— Vous fuyez la mafia ?

— Pardon ?

— Le déguisement.

— Oh. (Elle éclata de rire et s'écarta d'un pas pour me faire signe d'entrer.) Non, non. Des amis ont passé la soirée ici, et on a bu un peu plus que de raison. On a ressorti tous mes vieux costumes d'Halloween.

Je souris de nouveau. Ça avait l'air marrant. Rhian et James me manquaient.

— Vous êtes Jocelyn, c'est ça ?

— Ouais. Joss, corrigeai-je.

Personne ne m'avait plus appelée Jocelyn depuis la mort de mes parents.

— Joss, répéta-t-elle en me souriant de toutes ses dents tandis que j'effectuai mes premiers pas dans l'appartement. Ça sentait superbon – le propre et le frais.

À l'instar de celui que je venais de quitter, l'intérieur était de type géorgien, sauf que nous nous trouvions ici dans ce qui avait été une maison de ville. Désormais, elle était scindée en deux appartements. Plus précisément, la porte d'à côté était celle d'une boutique, et les

chambres à l'étage lui appartenait. Je ne les avais pas visitées, mais le magasin était très joli, et vendait des vêtements uniques faits main. Quant à cet appart...

Waouh.

Les murs étaient si lisses qu'ils avaient forcément été replâtrés récemment, et la personne qui s'était occupée de la restauration avait fait des merveilles. Les larges plinthes et les hautes corniches épousaient parfaitement le style de l'époque. Les plafonds s'étendaient à perte de vue, comme dans mon ancien chez-moi. La monotonie des murs d'un blanc froid était rompue par des œuvres d'art aussi colorées qu'éclectiques. L'aspect immaculé des cloisons aurait pu paraître austère, mais les portes sombres et le plancher de noyer conféraient aux lieux un aspect simplement élégant.

J'étais déjà sous le charme, et je n'avais pas encore terminé la visite.

Ellie retira en hâte chapeau et moustache, puis fit volte-face pour me dire quelque chose et s'interrompit en souriant innocemment quand elle se rendit compte qu'elle n'avait pas encore ôté son monocle. Lorsqu'elle l'eut jeté sur le buffet, elle rayonna de plaisir. Elle était d'une nature enjouée. Généralement, j'avais tendance à fuir ce genre de personne comme la peste, mais Ellie était différente. Elle possédait une forme de charme hors du commun.

— Je vais vous faire faire le tour du propriétaire, d'accord ?

— Ça me va.

Ellie alla ouvrir la porte la plus proche de moi sur la gauche.

— La salle de bains. Je sais que ce n'est pas commun, juste à côté de l'entrée, mais elle comporte tout le nécessaire.

Euh... ça reste à prouver, me dis-je en y pénétrant d'un pas hésitant.

Mes sandales claquèrent sur les carreaux crème qui recouvraient chaque centimètre carré de la pièce, hormis le plafond, peint en jaune pâle et orné de spots puissants.

La salle de bains était immense.

En laissant courir mes doigts sur la baignoire aux pieds griffus et dorés, je m'y imaginai sur l'instant : immergée dans l'eau à écouter de la musique dans la lumière vacillante des chandelles, un verre de vin rouge à la main, tout en me laissant aller à des pensées... en tout genre. La baignoire trônait en plein milieu de la pièce. Dans le coin au fond à droite se trouvait une double cabine de douche dotée du plus gros pommeau que j'aie jamais vu. À ma gauche, une sorte de saladier moderne en verre disposé sur une étagère blanche en céramique. S'agissait-il d'un lavabo ?

Je passai rapidement en revue l'ensemble dans ma tête. Des robinets en or, un miroir gigantesque, un sèche-serviette chauffant...

La salle de bains de mon ancien appart n'avait même pas de portant.

— Waouh. (J'adressai un rapide sourire à Ellie.) C'est magnifique.

Elle opina en sautillant presque, ses yeux bleus pétillant.

— N'est-ce pas ! Je ne m'en sers pas beaucoup, parce que j'en ai une autre dans ma chambre. Cela dit, c'est un plus pour mes futures colocataires. Elles l'auront quasiment pour elles toutes seules.

Mmm, songeai-je en envisageant les charmes de la salle de bains. Je commençai à comprendre pourquoi le loyer était astronomique. Cependant, tant qu'on avait les moyens d'habiter ici, je ne voyais aucune raison d'en partir.

Je suivis Ellie dans le couloir jusqu'à l'immense salon.

— Votre colocataire a déménagé ? m'enquis-je poliment.

Je m'efforçai d'avoir simplement l'air curieux, alors qu'en réalité je sondais la propriétaire. L'appartement était tellement génial que le problème venait peut-être d'Ellie. Avant même qu'elle pût répondre, je m'immobilisai et pivotai lentement sur moi-même pour embrasser la pièce du regard. Comme dans n'importe quel vieux bâtiment, la hauteur sous plafond était incroyable. Les fenêtres étaient si grandes et si larges qu'une quantité de lumière impressionnante se déversait à l'intérieur depuis la rue encombrée. Au milieu du mur opposé régnait une immense cheminée, sans doute purement décorative, mais qui apportait encore plus de cachet à l'ensemble. *Bien sûr, c'est quand même un peu trop le bazar à mon goût*, songeai-je en remarquant les piles de livres dispersées çà et là parmi divers objets ridicules... comme un jouet Buzz l'Éclair.

Je n'allais même pas poser la question.

En observant Ellie de plus près, le désordre ambiant n'était pas si surprenant. Ses cheveux blonds étaient rassemblés en un chignon approximatif, elle avait aux pieds des tongs dépareillées et une étiquette collée sur l'épaule.

— Ma colocataire ? s'étonna-t-elle en se retournant.

Je n'eus pas besoin de me répéter que son froncement de sourcils se dissipa ; elle acquiesça enfin, comme si elle venait de comprendre. Tant mieux. Ce n'était pas non plus la question du siècle.

— Oh, non. (Elle secoua la tête.) Je n'en avais pas. Mon frère a investi dans cet appartement et l'a fait entièrement rénover. Puis il a décrété qu'il ne voulait pas me voir me débattre pour payer un loyer pendant que je préparais mon doctorat, et il a décidé de m'en faire cadeau.

Sympa, le frère.

Même si je ne fis aucun commentaire, elle dut lire ma réaction sur mon visage car elle sourit, et une lueur tendre éclaira son regard.

— Braden a tendance à en faire un peu trop. Il ne fait jamais de cadeaux simples. Et comment aurais-je pu dire non à un endroit pareil ? Le truc, c'est que j'habite ici depuis un mois, et que c'est bien trop grand pour moi. Je m'y sens un peu seule, même si mes amis viennent traîner ici le week-end. J'ai donc dit à Braden qu'il me fallait une colocataire. Il n'était pas emballé au début, mais quand je lui ai dit quel loyer je pouvais réclamer, ça l'a fait changer d'avis. Les affaires avant tout.

Je compris d'instinct qu'Ellie adorait son frère (visiblement relativement fortuné) et que tous deux étaient très proches. Ça se voyait dans ses yeux dès qu'elle en parlait, je connaissais parfaitement cet air-là. J'avais eu tout loisir de l'étudier au fil des années, de l'affronter régulièrement et de me forger une carapace me permettant de lutter contre la douleur que m'infligeait la vision de tant d'amour sur le visage des autres – de ceux qui n'avaient pas perdu leurs proches.

— Il doit être très généreux, répondis-je, diplomate, peu habituée à voir des inconnus m'exposer leurs sentiments personnels alors que nous venions à peine de nous rencontrer.

Elle ne sembla pas gênée outre mesure par mon manque flagrant d'enthousiasme. Elle continua à sourire et me mena de nouveau dans le couloir, direction une cuisine tout en longueur. Elle était plutôt étroite, mais s'ouvrait à l'autre extrémité sur un demi-cercle où avaient été installées une table et quelques chaises. La cuisine en elle-même était aussi luxueuse que le reste des lieux. L'électroménager était haut de gamme, et une énorme cuisinière ultramoderne tranchait avec les meubles en bois sombre.

— Très généreux, répétais-je.

Ellie émit un léger grognement.

— Trop généreux. Je n'avais pas besoin de tout ça, mais il a beaucoup insisté. Il est comme ça. Tenez, prenez sa copine : il lui cède tout. J'attends qu'il se lasse d'elle comme des précédentes, car c'est l'une des pires du lot. Elle est uniquement intéressée par son argent, ça saute aux yeux. Même lui en a conscience. Il dit que cet arrangement lui convient. Un arrangement ? Comment peut-on dire une chose pareille ?

Comment peut-on parler autant ?

Je réprimai un sourire tandis qu'elle me guidait vers la chambre principale. Elle était aussi désordonnée qu'Ellie. Celle-ci déblatéra encore un peu sur la petite amie apparemment insipide de son frère, et je me demandai comment réagirait ce Braden s'il savait que sa sœur divulguait sa vie privée à une parfaite inconnue.

— Et ceci pourrait être votre chambre.

Nous nous tenions dans l'embrasure d'une pièce tout au fond de l'appartement. Un imposant *bow-window* équipé d'un siège et de rideaux en jacquard tombant jusqu'au sol, un superbe lit tendance rococo et un bureau en noyer avec son fauteuil en cuir meublaient l'endroit. Un endroit où je pourrais écrire.

J'étais définitivement sous le charme.

— C'est magnifique.

Je voulais m'installer ici. Au diable l'avarice. Au diable la colocataire pipelette. Je vivais à l'économie depuis bien trop longtemps. Je me trouvais seule dans un pays que j'avais adopté. Je méritais bien un peu de confort.

Je finirais par m'habituer à Ellie. Si elle parlait beaucoup, elle n'en demeurerait pas moins douce et charmante, et ses yeux trahissaient une profonde gentillesse.

— Si on prenait une tasse de thé pour envisager la suite des événements ? me proposa-t-elle en souriant à nouveau.

Quelques secondes plus tard, j'attendais au salon qu'elle ait fini de tout préparer. Je compris soudain qu'il importait peu que j'apprécie Ellie. C'était elle, au contraire, qui devait m'apprécier moi, si je voulais avoir une chance de me voir offrir cette chambre. Je sentis une pointe d'angoisse au creux de l'estomac. Je n'étais pas la personne la plus avenante sur Terre, alors qu'Ellie semblait la plus ouverte du monde. Peut-être qu'elle ne me « sentirait » pas.

— Ce n'a pas été facile, annonça-t-elle en réapparaissant. (Elle apportait un plateau pourvu de deux tasses de thé et de douceurs diverses.) De trouver une colocataire. Les gens de notre âge susceptibles de se payer un endroit pareil sont rares.

J'avais touché un gros héritage.

— Ma famille n'est pas à plaindre.

— Oh ?

Elle poussa un mug fumant vers moi, ainsi qu'un muffin au chocolat.

Je m'éclaircis la voix, sentant mes doigts trembler autour de la tasse. Une sueur froide perlait sur ma peau et le sang me battait aux tempes. Voilà comment je réagissais quand j'étais sur le point d'avoir à admettre la vérité à quelqu'un. *Mes parents et ma petite sœur sont morts dans un accident de voiture quand j'avais quatorze ans. La seule famille qu'il me reste est un oncle en Australie. Il n'a pas voulu s'occuper de moi, j'ai donc vécu dans un foyer d'accueil. Mes parents étaient très riches. Le grand-père de mon père possédait des gisements pétroliers en Louisiane, et papa a toujours fait très attention à son propre héritage. Tout m'est revenu à mes dix-huit ans. Mon cœur se calma enfin et mes tremblements*

cessèrent quand je pris conscience qu'Ellie n'avait pas à subir le récit de mes malheurs.

— La famille de mon père vient de Louisiane. Mon arrière-grand-père s'est fait beaucoup d'argent grâce au pétrole.

— Oh, comme c'est intéressant. (Elle semblait sincère.) Et vous avez quitté la Louisiane ?

— Oui, pour la Virginie. Mais ma mère est née en Écosse.

— Oh, alors vous êtes en partie écossaise, c'est cool. (Elle m'adressa un sourire entendu.) Moi aussi, je ne le suis qu'en partie. Ma mère est française, mais sa famille a déménagé à St. Andrews quand elle a eu cinq ans. C'est terrible, mais je ne parle même pas français.

Elle ricana en attendant mon commentaire.

— Et votre frère ?

— Oh non. (Elle balaya ma question du revers de la main.) Braden est mon demi-frère. On a le même père. Nos mères sont toutes les deux vivantes, mais papa est mort il y a cinq ans. C'était un homme d'affaires très célèbre. Avez-vous entendu parler de Douglas Carmichael & Cie ? C'est l'une des plus anciennes agences immobilières de la région. Papa a pris la suite de son propre père quand il était encore très jeune, et il a fondé une société de promotion immobilière. Il possédait également quelques restaurants, et même une poignée de boutiques. C'est comme un mini-empire. À sa mort, Braden a tout récupéré. Désormais, c'est autour de lui que tout le monde tourne – en espérant récupérer une part du magot. Et comme chacun sait à quel point nous sommes proches, on a souvent essayé de m'utiliser pour se rapprocher de lui.

Sa jolie bouche fut déformée par une moue amère, lui conférant une expression qui ne semblait pas à sa place sur son visage.

— Je suis désolée.

Je l'étais franchement. Je comprenais ce qu'elle vivait. C'était l'une des raisons qui m'avaient poussée à quitter la Virginie pour repartir de zéro en Écosse.

Ellie se détendit, comme si elle avait perçu ma sincère compassion. Il me semblait inconcevable qu'on puisse s'ouvrir ainsi à une amie, et encore plus à une parfaite inconnue mais, pour une fois, tant de franchise ne m'effraya pas. Certes, elle s'attendait peut-être à ce que je lui déballe tout en retour, mais, quand elle me connaîtrait, elle comprendrait à n'en pas douter que cela n'arriverait pas.

À ma grande surprise, un silence pas du tout gênant s'était installé entre nous. Ellie parut s'en rendre compte également et elle me sourit doucement.

— Qu'est-ce que vous faites à Édimbourg ?

— J'habite ici, désormais. J'ai la double nationalité. Mais ici, je me sens comme chez moi.

Cette réponse lui plut.

— Vous êtes étudiante ?

Je secouai la tête.

— Je viens de décrocher mon diplôme. Je travaille les jeudis et vendredis soir au *Club 39*, sur George Street. Cependant, j'essaie surtout de me concentrer sur l'écriture.

Cela eut l'air de l'emballer.

— C'est génial ! J'ai toujours rêvé d'être amie avec un écrivain. C'est tellement courageux de vivre de sa passion. Mon frère estime que préparer un doctorat est une perte de temps, car il pourrait m'embaucher, mais j'adore mes recherches. Je donne également des cours à l'université. C'est juste que... eh bien, ça me rend heureuse. Et je suis l'une de ces horribles personnes qui peuvent se permettre de faire ce qui leur chante, même si ça paie mal. (Elle fit la grimace.) Je passe pour quelqu'un d'affreux, non ?

Je n'étais pas vraiment du genre à porter des jugements.

— C'est votre vie, Ellie. Vous avez eu de la chance niveau finances, ça ne fait pas pour autant de vous une horrible personne.

J'avais vu une psy au lycée, et voilà que j'entendais sa voix nasillarde dans ma tête : « Pourquoi n'arrivez-vous pas à appliquer ce raisonnement à votre situation, Joss ? Accepter votre héritage ne ferait pas de vous une horrible personne. C'est au contraire ce que vos parents auraient voulu. »

De quatorze à dix-huit ans, j'avais vécu dans deux familles d'accueil différentes dans ma bonne vieille ville de Virginie. Aucune des deux ne roulait sur l'or, et je suis passée d'une grande maison chic où l'on mangeait des plats raffinés et où l'on portait des vêtements de marque à une bicoque remplie de pâtes toutes prêtes et dans laquelle j'échangeais mes fringues avec une « sœur adoptive » plus jeune, qui se trouvait faire la même taille que moi. À l'approche de mon dix-huitième anniversaire, et alors qu'il était de notoriété publique que j'étais en passe de toucher un gros héritage, bon nombre d'hommes d'affaires véreux avaient tenté de profiter de l'enfant naïve pour laquelle ils me prenaient en me proposant divers investissements ; j'avais même été approchée par un camarade de classe qui lançait son site Internet. Vivre avec des gens peu fortunés pendant mes années d'adolescence, puis rencontrer des gens plus intéressés par mes poches pleines que par ma personnalité étaient deux des raisons qui me poussaient à ne pas dilapider mon argent.

Me retrouver ainsi assise avec Ellie, une personne dans la même situation financière que moi et, elle aussi, tourmentée par la culpabilité (bien que de façon différente), avait rapidement créé un lien entre nous.

— La chambre est à toi, m’annonça-t-elle de but en blanc.

Sa décision brutale me fit éclater de rire.

— Juste comme ça ?

Reprenant soudain son sérieux, Ellie opina.

— J’ai un bon pressentiment.

Moi aussi. Je lui adressai un sourire soulagé.

— Alors je serais ravie d’emménager.

2

Une semaine plus tard, j'emménageais dans le luxueux appartement de Dublin Street.

Contrairement à Ellie et à son fouillis, j'aimais que tout soit organisé autour de moi, ce qui impliquait de m'atteler sur l'instant à déballer mes affaires.

— Tu es sûre que tu ne veux pas t'asseoir et prendre une tasse de thé avec moi ? me proposa ma nouvelle colocataire depuis l'embrasure de la porte alors que je me tenais debout, au milieu de ma chambre, cernée de cartons et de deux valises.

— Je voudrais vraiment ranger tout ça pour être tranquille.

Je lui adressai un sourire avenant pour qu'elle ne s' imagine pas que je la repoussais. J'ai toujours détesté cet aspect d'une amitié naissante : c'est épuisant de tenter de cerner l'autre, d'essayer de comprendre comment il ou elle pourrait réagir face à l'emploi d'un certain ton ou d'une attitude quelconque.

Ellie se contenta d'acquiescer.

— D'accord. Bon, j'ai un cours dans une petite heure, je vais essayer d'y aller à pied plutôt que de prendre un taxi. Ce qui implique de partir maintenant. Comme

ça tu seras tranquille, et ça te laissera le temps de t'approprier les lieux.

Je t'aime de plus en plus.

— Amuse-toi bien à la fac.

— Amuse-toi bien à tout déballer.

Je grognai en retour et lui fis signe de dégager d'un geste de la main ; elle répliqua d'un sourire charmant et tourna les talons.

Dès que j'entendis claquer la porte d'entrée, je m'affalai sur mon nouveau lit incroyablement confortable.

— Bienvenue à Dublin Street, me murmurai-je en contemplant le plafond.

Les Kings of Leon se mirent à brailler « Your sex is on fire ». Je grommelai en pestant contre le fait que ma solitude soit si vite mise à mal. Je me contorsionnai pour extirper mon téléphone de ma poche et souris en voyant le nom affiché sur l'écran.

— Salut, toi ! m'exclamai-je chaleureusement.

— Alors, tu as déjà emménagé dans ton nouvel appart aussi prétentieux que parfait ? s'enquit Rhian sans préambule.

— Y aurait-il une pointe d'amertume dans ta voix ?

— C'est pas faux, sale veinarde. J'ai failli vomir mes céréales ce matin en découvrant les photos que tu m'as envoyées. C'est pas une blague ?

— J'en déduis que ton logement londonien ne répond pas à toutes tes attentes ?

— Mes attentes ? Ça me coûte un œil d'habiter dans ce carton !

Je ricanai.

— Va te faire voir, grommela-t-elle sans trop d'entrain. Vous me manquez, toi et notre palais infesté de souris.

— Ça me manque aussi.

— Est-ce que tu me dis ça en regardant ta baignoire à pieds et son robinet en or ?

— Non... je suis juste allongée sur mon lit à cinq mille dollars.

— Combien ça fait, en livres ?

— J'en sais rien. Trois mille ?

— Bon sang, tu dors sur six semaines de loyer.

Je m'assis avec un gémissement pour ouvrir le carton le plus proche.

— Je regrette déjà de t'avoir dit combien je payais.

— Eh bien, je pourrais te passer un savon pour gaspiller ton argent dans une location alors que tu aurais pu t'acheter une maison, mais qui suis-je pour te juger ?

— Ouais, et je n'ai pas de leçons à recevoir. C'est l'avantage d'être orpheline : on échappe aux longs discours prévenants.

J'ignorais pourquoi j'avais dit ça.

Il n'y avait aucun avantage à être orpheline.

Ou à n'avoir personne pour se soucier de soi.

Rhian demeura silencieuse à l'autre bout du fil. Nous ne parlions jamais de mes parents ou des siens. C'était une zone interdite.

— Bref... (Je m'éclaircis la voix.) Il faut que je me remette à ranger.

— Ta nouvelle coloc est avec toi ?

Rhian reprit la conversation comme si je n'avais jamais évoqué ma situation personnelle.

— Elle vient de sortir.

— Tu as déjà rencontré certains de ses amis ? Il y a des garçons ? Des garçons canon ? Suffisamment canon pour te tirer de tes quatre années d'abstinence ?

Un sourire sceptique mourut sur mes lèvres quand une image de M. Costard se matérialisa dans mon esprit. Je fus prise de chair de poule rien que d'y penser, et je me surpris à rester muette. Ce n'était pas la première fois que son portrait s'imposait à moi durant la semaine écoulée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna Rhian en constatant mon silence. L'un d'entre eux est craquant ?

— Non. (Je repoussai sa question tout en chassant M. Costard de ma tête.) Elle ne me les a pas encore présentés.

— Merde alors.

Pas vraiment, non. La dernière chose dont j'ai besoin en ce moment est bien un copain.

— Bon, il faut vraiment que je termine. On se rappelle plus tard ?

— Bien sûr, ma belle. À plus.

Je raccrochai et poussai un soupir en observant toutes mes affaires. Je n'aspirai qu'à me laisser retomber sur mon matelas pour faire une longue sieste.

— OK, c'est parti.

Quelques heures plus tard, j'avais terminé. Tous mes cartons étaient proprement repliés et entreposés dans le placard du couloir. Mes vêtements étaient suspendus et ordonnés. Mes livres étaient proprement alignés, et mon ordinateur portable ouvert sur le bureau, n'attendant que mes mots. Une photo de mes parents trônait sur ma table de chevet, une autre de Rhian et moi à une fête d'Halloween égayait l'étagère. À côté de mon ordi, mon cliché préféré, sur lequel je tenais Beth dans mes bras, assise devant papa et maman. L'œuvre du voisin, un instant de vie capturé dans notre jardin lors d'un barbecue, l'été avant leur mort.

Je savais que les photos attiraient bien souvent des questions, mais je ne pouvais pas me résoudre à les laisser dans un placard. Elles me rappelaient qu'un être cher finissait toujours par vous briser le cœur... et pourtant je ne parvenais pas à m'en débarrasser.

J'embrassai le bout de mes doigts avant de les placer délicatement sur la photo de mes parents.

Vous me manquez.

Après quelques secondes, une goutte de sueur ruisselant dans mon cou m'arracha à ma brume mélancolique. Je plissai le nez. Il faisait chaud, et j'avais mis autant de fougue à vider mes cartons que le Terminator à traquer John Connor.

Il est temps d'inaugurer cette fabuleuse baignoire.

Je versai un peu de bain moussant et ouvris en grand le robinet d'eau chaude. L'odeur de fleurs de lotus m'apaisa immédiatement. De retour dans ma chambre, je retirai mon chemisier et mon short collants de transpiration et ressentis une véritable libération en déambulant nue comme un ver dans mon nouvel appartement.

Je souris en embrassant les lieux du regard, n'arrivant pas à croire que cette merveille m'appartiendrait au moins pour les six mois à venir.

J'allumai la musique sur mon Smartphone et m'immergeai profondément dans l'eau ; je me mis rapidement à somnoler. Seule l'eau devenant froide finit par me tirer de ma torpeur. Apaisée et aussi satisfaite que possible, je m'extirpai sans grâce de la baignoire et tendis la main vers mon téléphone. Dès que le silence se fit dans la pièce, je me tournai vers le sèche-serviette et me figeai.

Merde.

Il était vide. Je lui adressai un regard mauvais, comme si c'était sa faute. J'aurais juré qu'il y en avait un quand Ellie m'avait fait faire le tour du propriétaire la semaine précédente. Maintenant, j'allais mettre des gouttes partout dans le couloir.

Je grommelai, furieuse, et ouvris brusquement la porte pour me retrouver dans l'entrée spacieuse.

— Euh... bonjour, m'accueillit une voix grave.

Mes yeux quittèrent instantanément la flaque que j'étais en train de causer sur le plancher.

Un hurlement de surprise se bloqua dans ma gorge quand je croisai le regard de M. Costard.

Qu'est-ce qu'il foutait là ? Chez moi ? *Espèce de cinglé !*

Je restai bouche bée en essayant de comprendre ce qui pouvait bien se passer. Il me fallut plusieurs secondes pour prendre conscience que ses yeux n'étaient pas rivés sur mon visage. Ils arpentaient à loisir mon corps nu.

Avec un gargouillis de détresse, je plaquai un bras sur ma poitrine. Des iris bleu pâle défièrent mon expression horrifiée.

— Qu'est-ce que vous faites dans mon appartement ?

Je cherchai une arme à portée de main. *Un parapluie ? Avec sa pointe en métal... ça pourrait faire l'affaire.*

Un autre bruit étouffé me força à l'observer de nouveau, et une vague de chaleur aussi indésirable que malvenue s'intensifia entre mes cuisses. Il arborait de nouveau cet air. Cet air sombre et concupiscent. Je haïssais mon corps d'y réagir si promptement, d'autant plus que ce type pouvait bien se révéler être un tueur en série.

— Retournez-vous ! m'écriai-je en m'efforçant de dissimuler ma profonde vulnérabilité.

M. Costard leva immédiatement les mains en guise de reddition et me tourna lentement le dos. J'étrécis les yeux en voyant s'agiter ses épaules. Ce salopard se payait ma tête.

Le cœur à cent à l'heure, je courus jusqu'à ma chambre pour y trouver de quoi m'habiller – ainsi, pourquoi pas, qu'une batte de baseball. J'avisai au passage une photo accrochée au tableau d'Ellie. Une photo d'elle... avec M. Costard.

C'est quoi, ce délire ?

Pourquoi ne l'avais-je pas encore remarquée ? *Ah ouais, sans doute parce que je n'aime pas poser de questions.* Furieuse après mon manque de facultés d'observation, je jetai un rapide coup d'œil derrière moi. Je fus agréablement surprise de constater que mon hôte ne m'espionnait pas. Alors que je détailais à petits pas vers mon antre, sa voix profonde me rattrapa depuis l'autre bout du couloir.

— Je suis Braden Carmichael. Le frère d'Ellie.

Évidemment, songeai-je, maussade, en m'épongeant avec une serviette avant d'abriter mon corps agacé sous un short et un débardeur.

Je rassemblai hâtivement mes cheveux châtain clair sur le sommet de mon crâne et retournai à grands pas jusqu'à l'entrée pour le confronter.

Braden s'était retourné. Un petit rictus lui déformait la bouche tandis qu'il m'examinait de la tête aux pieds. J'avais beau m'être habillée, j'avais conscience qu'il me voyait encore nue.

J'enfonçai mes poings sur mes hanches, adoptant une posture d'humiliation belliqueuse.

— Et vous entrez toujours sans frapper ?

Un sourcil sombre se dressa en réaction.

— C'est mon appartement.

— La courtoisie impose tout de même de frapper, insistai-je.

Sa repartie se limita à un haussement d'épaules ; puis il fit disparaître ses mains dans ses poches. Il avait ôté sa veste quelque part, et remonté jusqu'aux coudes ses manches de chemise immaculées, dévoilant des avant-bras forts aux veines saillantes.

Une envie subite me noua l'estomac quand j'aperçus ces avant-bras puissants.

Merde.

Putain de bordel de merde.

Je rougis intérieurement.

Romancière écossaise de vingt-six ans, Samantha Young est diplômée de l'université d'Édimbourg depuis 2009, où elle a étudié l'histoire antique et médiévale. Depuis février 2011, elle autoédite ses romans pour jeunes adultes, qui sont des best-sellers sur Amazon. Elle est l'auteur de quatre séries, composées de dix romans, et d'une novella. Avec *Dublin Street*, elle effectue ses premiers pas dans la fiction pour adultes.

Pour plus d'informations sur la fiction pour adultes, rendez-vous sur :
<http://www.ondublinstreet.com>

Pour découvrir ses ouvrages pour jeunes adultes :
www.samanthayoungbooks.com



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACKPRINT CPI IBERICA
le 10 juin 2013.

Dépôt légal juin 2013.
EAN 9782290072806
OTP L21EDDN000491N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion

Extrait de la publication